



CULTURE

Amour de deux êtres, choc de deux mondes

Le chef-d'œuvre poignant de Mikio Naruse, réalisé en 1964, sort enfin en salles

UNE FEMME DANS LA TOURMENTE



Compter parmi les films inédits en salles une œuvre de 1964 n'est pas si courant. Son auteur, Mikio Naruse, est au diapason de cette étrangeté, puisqu'il est l'élément le moins identifiable parmi les grands classiques japonais célébrés par la cinéphilie mondiale. Né en 1905, mort en 1969, auteur d'une œuvre subtile et économe de ses effets, délibérément diluée dans la grisaille du quotidien et le destin incessamment déshépointé des gens ordinaires, il n'a ni l'élégance cruelle de Mizoguchi, ni la précision bouleversante d'Ozu, ni la fièvre lyrique de Kurosawa. Qu'a-t-il donc qui justifie le fait d'être ainsi placé au plus haut degré du temple cinéphilique ?

Une femme dans la tourmente, poignant chef-d'œuvre de fin de carrière (Naruse réalisera son dernier film, *Nuages épars*, en 1967), apporterait à lui seul des éléments essentiels de réponse. L'action se situe dans le bourg de Shimizu, dans les années 1960. Reiko – interprétée par la muse de Naruse, Hideko Takamine, une des plus grandes actrices au monde –, une veuve de guerre qui a perdu son mari sur le front six mois après

leur mariage, y gère l'épicerie de sa belle-famille qu'elle a sauvée d'une fermeture assurée. Sa belle-mère avait à s'occuper d'un mari malade, ses deux belles-sœurs ont pensé à faire leur vie, et son beau-frère, Koji, a joint l'indolence à l'affection qu'il lui témoigne.

C'est essentiellement entre ces deux derniers personnages que le drame va se nouer, sur fond de mutation rapide de l'économie et plus largement de la société nipponne. A cet égard, les séquences qui exposent le sujet et l'ambiance du film sont un modèle de concision, d'intelligence, de sensibilité.

Gros plan magnifique

Le premier plan est pour un camion qui sillonne les rues du bourg, d'où émane à travers un haut-parleur une voix féminine vantant les réductions consenties par un supermarché local. On voit ensuite un couple de commerçants comparer le prix des œufs, puis une scène grotesque de bar, où trois pauvres types (les gérants du supermarché) s'amuse à faire avaler à de pauvres filles le plus d'œufs durs possible en cinq minutes. Un jeune homme au bar, révolté par leur bêtise, se bat avec eux et se retrouve au commissariat, avant que sa belle-sœur ne vienne le chercher.

Ces deux-là, ce sont Reiko et Koji,



La dernière demi-heure du film est totalement surprenante

qui marchent ensemble, rassemblés par une douce affection sur le chemin du retour et dont tout montre pourtant d'emblée qu'un monde les sépare. Elle en tenue traditionnelle, douce, rationnelle, dévouée. Lui en vêtements occidentaux, colérique, paresseux, jeune chien fou amateur de femmes et de beuveries. En eux, par eux, et tandis même qu'ils marchent provisoirement de concert, une époque meurt, tandis qu'une autre commence.

Le drame naîtra bien sûr de l'amour qui, subitement, se déclare. Un tel préambule, liant naturellement et trivialement le social au sentimental, suggère que le sort du couple est intimement lié à celui d'une société qui abandonne ses valeurs traditionnelles au profit de la réussite économique.

Le sort de l'épicerie, que Koji songe à transformer en supermarché, et le sort de cet amour seront donc au centre du film, tiraillé entre l'égoïsme perfide des belles-sœurs, l'impuissance de la mère, la passion de Koji, l'ambi-

guité bouleversante de Reiko. Ne dévoilons rien ici, promettons simplement une dernière demi-heure surprenante, où le mouvement intempestif et l'arrachement brutal d'un long voyage en train inversent le rapport des personnages à la réalité, avivant le sentiment de précarité du monde moderne auquel en dernier ressort Naruse se confronte. Fragilité lisible sur le gros plan magnifique, suspendant le travelling d'une course vacillante et éperdue, du visage interdit de l'héroïne.

On ne sait si François Truffaut avait vu ce film avant de réaliser *La Chambre verte* (1978), mais on ne peut manquer d'être saisi par ce sentiment tragique de fidélité aux morts qui réunit les héros des deux films. A travers cet attachement, notamment aux photographies des disparus, c'est l'image et le cinéma que ces artistes sanctifient comme une sorte de cénotaphe. Il n'en reste pas moins qu'en 1964 ce monde que Naruse s'apprête à quitter discrètement, les enragés de la Nouvelle Vague nippone, Oshima, Imamura et autres Yoshida, en font déjà du petit bois. ■

JACQUES MANDELBAUM

*Film japonais de Mikio Naruse.
Avec Hideko Takamine, Yuzo Kayama, Mitsuko Kusabue (1h 37).*